

y aura-t-il parmi vous quelqu'un de jaloux de gagner la récompense promise ?

Les vaqueros secouèrent la tête, et pas un d'eux n'éleva la voix pour se nommer.

— On sait trop ce qu'il en coûte pour essayer de prendre un cheval dont les sabots sans fers arrachent des étincelles aux cailloux des plaines, objecta le novice.

L'Anglais haussa les épaules et ne répondit rien.

— Seigneur étranger, dit Encinas, il n'est pas un de nous qui n'expose journallement sa vie pour quelques piastres dans des entreprises que l'homme peut mener à bonne fin, mais non pas celles où l'audace et la ruse échouent contre une puissance surnaturelle.

— Bon, dit froidement l'Anglais ; demain au point du jour vous m'indiquerez la trace du Coursier-Blanc, et je la suivrai seul.

— Peut-être feriez-vous mieux de renoncer à une poursuite où des dangers de toute espèce vous environnent sans cesse.

— Des dangers ! dit l'Anglais en souriant ; j'ai payé ce chasseur kentuckien pour les écarter de ma route : c'est lui seul que les dangers regardent.

— Oui, ajouta flegmatiquement le Kentuckien, j'ai pris les dangers de ce voyageur à forfait.

— Et vous ne craignez rien avec lui ?

— N'ai-je pas payé pour ne rien craindre ?

Ces mots terminèrent la conversation, et les deux étranges compagnons, dont l'un était assez follement brave pour s'en rapporter complètement aux clauses de son contrat d'assurance, s'étendirent sur l'herbe, sans daigner dresser leur tente ; les vaqueros s'étaient recouchés aussi, et le silence le plus profond régna dans les bois et sur les bords herbus du Lac-aux-Bisons.

## CHAPITRE VI

### LA CHASSE AUX CHEVAUX SAUVAGES

Aux premières clartés du jour, les chasseurs de bisons, les vaqueros et les voyageurs étaient déjà sur pied. Assis sur un pliant portatif semblable à celui dont se servent les peintres à la campagne, l'Anglais, qui s'était déjà fait indiquer la direction qu'avait prise en fuyant le cheval blanc, qu'Encinas s'obstinait à confondre avec le merveilleux Coursier-des-Prairies, ébauchait sur son album les principaux traits de la scène pittoresque déroulée devant lui.

A quelques pas, le chasseur kentuckien se promenait silencieusement, le fusil sur l'épaule, comme une sentinelle qui veille à l'exécution de sa consigne.

Tout à coup, le crayon tomba des mains du dessinateur, dont un nuage soudain couvrit les yeux.

Blanche et légère comme un flocon de la vapeur matinale qu'on aperçoit sur l'azur du ciel, Rosarita se tenait à moitié cachée sous les plis de la portière de sa tente. Ses tresses dénattées couvraient ses épaules nues d'une gerbe de cheveux ondes.

La vue de l'étranger, qui fixait sur elle des regards mplis d'admiration, la fit disparaître aussitôt

derrière le pan de soie bleue ; mais sa charmante image n'en flottait pas moins devant les yeux du jeune Anglais.

Il serra son album et ses crayons, et appela son garde du corps.

— Wilson ! dit l'Anglais.

— Sir ! répondit Wilson en s'approchant.

— Il y a près d'ici un danger qui me menace.

— Est-il compris dans notre contrat ? demanda l'Américain formaliste.

L'Anglais montra du doigt la tente de dona Rosarita.

— Les beaux yeux de cette jeune fille ? dit Wilson.

— Oui.

— Par Jésus-Christ et le général Jackson, s'écria le chasseur, je doute que cela soit dans notre papier.

— Voyez.

L'Américain tira d'une de ses nombreuses poches un papier frippé, souillé, aux plis usés, et après avoir marmotté entre ses dents le protocole du contrat, il lut tout haut :

“ Moyennant ce qui précède, le susdit William Wilson s'engage à préserver sir Frederick des dangers du voyage, tels qu'Indiens ennemis, panthères, jaguars, ours de toutes les nuances et de toutes les dimensions, serpents à sonnettes et autres, alligators, soif, famine, incendies des bois et des savanes, etc etc., et de tous les périls généralement quelconques qui peuvent menacer les voyageurs dans les déserts de l'Amérique...”

— Vous voyez, dit sir Frédérick en arrêtant l'Américain : *de tous les périls généralement quelconques des déserts.*

— Celui-là est un péril des villes.

— Cent fois plus dangereux dans la solitude. Si vous aviez été au bal une seule fois dans votre vie, vous sauriez que cent femmes découvertes sont infiniment moins à craindre qu'une seule d'entre elles le plus chastement voilée jusqu'aux yeux, au fond d'un bois.

— C'est possible : ça ne me regarde pas.

Et l'Américain impassible reprit sa promenade silencieuse.

— Alors, c'est à moi de me préserver moi-même, dit sir Frederick. Veuillez donc seller les chevaux ; nous allons partir en quête du Coursier-Blanc-des-Prairies, et comme il n'entre pas dans nos conditions que vous selliez le mien...

— Je suis votre garde du corps et non votre domestique ; c'est convenu.

— Je le sellerai moi-même. Ah ! je vous prierai de vous souvenir que j'ai besoin ce soir d'un gibier quelconque pour mon souper.

Les chevaux ne tardèrent pas à être prêts, et sir Frederick remerciait l'hacendero de son hospitalité, quand Rosarita s'approcha de son père. Alors comme l'avait fait le jeune Comanche avec la dignité naturelle au sauvage, l'Anglais, avec toute l'aisance raffinée de l'homme au dernier degré de civilisation, de l'homme de la meilleure compagnie, s'inclina devant la belle jeune fille.